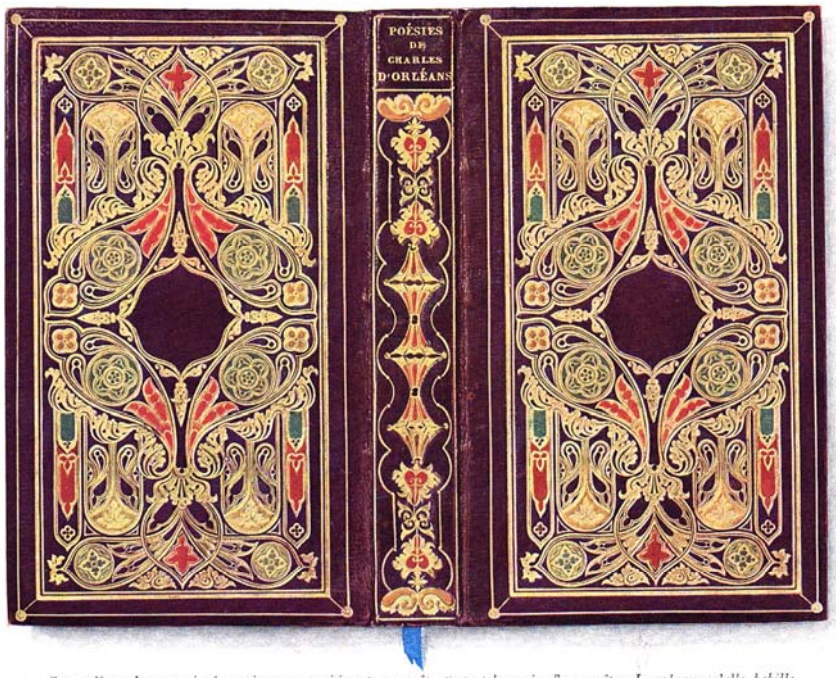
Impressions brèves d'un vieux bibliophile – par Louis Barthou – dans l'Illustration, no spécial de Noël 1928



Cette reliure n'est pas signée, mais sa composition et son goût attestent la main d'un maître. Le volume qu'elle habille renferme les Poésies *de Charles d'Orléans, imprimées à Grenoble en 1803.*

IMPRESSIONS BRÈVES D'UN VIEUX BIBLIOPHILE

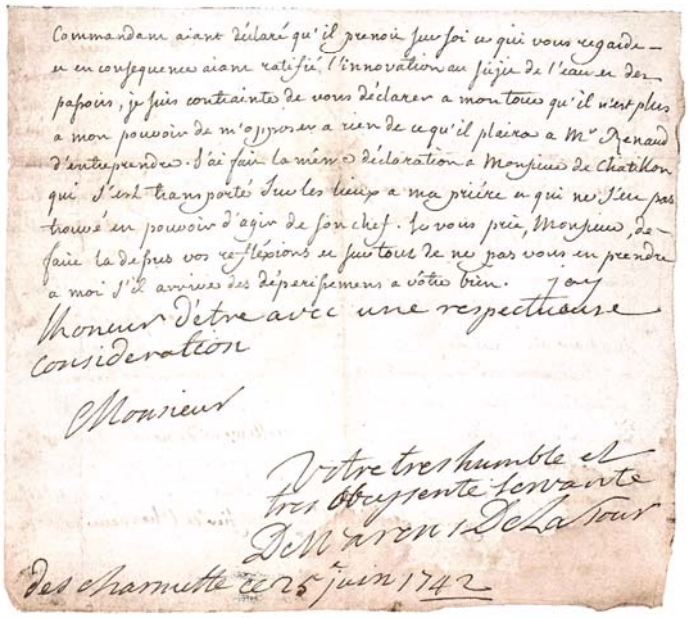
par Louis Barthou.

CE n'est pas faire injure à l'Académie que de chercher dans Littré une définition. Il n'y a pas, à parler franc, une séance du Dictionnaire où l'un d'entre nous ne se lève pour aller consulter, sur la table où il a sa place d'honneur, le monument élevé par le grand bénédictin laïque à la défense, à la gloire et à l'illustration de la langue française. Et puis, je n'ai pas, en ce moment, sous la main un autre instrument de travail…

Donc, étant bibliophile et voulant me définir, j'ouvre Littré :

Bibliophile. « Celui qui aime et recherche les livres. »

C'est bien cela, sans que ce soit cela tout à fait. J'aime les livres et je les recherche. Mais il y a une nuance que ne rend pas la précision un peu sèche de la définition. Elle marque un goût, où je sais qu'il faudrait ajouter une volupté. L'austérité grammaticale de Littré, qui a peut-être voulu ménager l'amour-propre de ceux qu'il définissait, n'a pas tout dit. Il y avait un puritain dans ce puriste. Selon moi, qui crois m'y connaître, le bibliophile est « celui qui a la passion des livres, et surtout des livres rares, des belles éditions, etc. ». Cette fois encore, j'ai cité Littré,



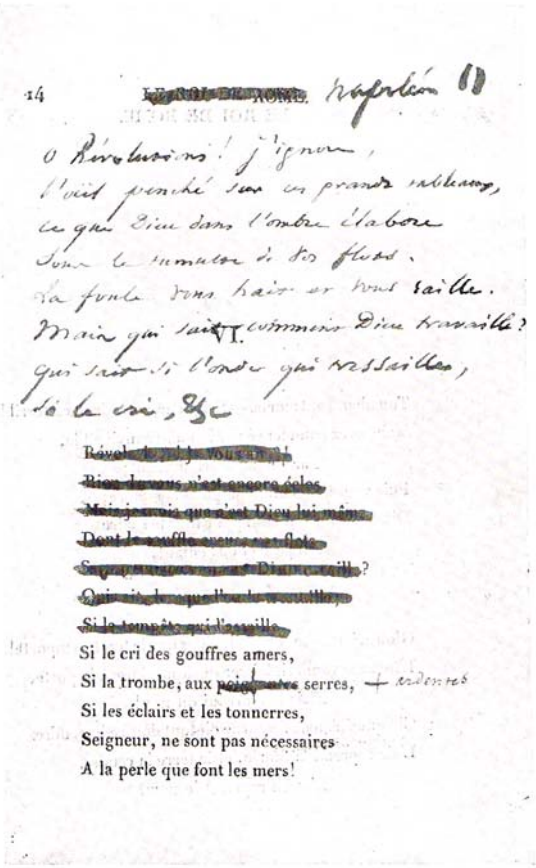
Commandant aiant déclaré qu'il prenoit sur soi ce qui vous regarde et en consequence aiant ratifié l'innovation au sujet de l'eau et des passoirs, je suis contrainte de vous déclarer a mon tour qu'il n'est plus a mon pouvoir de m'opposer a rien de ce qu'il plaira a Mr Renaud d'entreprendre. J'ai fait la même déclaration a Monsieur de Chatillon qui s'est transporté sur les lieux a ma prière et qui ne s'est pas trouvé en pouvoir d'agir de son chef. Je vous prie, Monsieur, de faire la dessus vos refléxions et surtout de ne pas vous en prendre a moi s'il arrive des déperissemens a vôtre bien. J'ay l'honeur d'être avec une respectueuse consideration

Monsieur

Votre tres humble et tres obeyssente servante
De Warens De La Tour

des charmette ce 25 juin 1742

Cette lettre d'affaires offre cette particularité que le texte en est écrit tout entier de la main de Jean-Jacques Rousseau et que seule la formule de la salutation finale est de Mme de Warens, la célèbre « Maman » des Confessions.



14 ~~LE ROI DE ROME~~ Napoléon II

O Révolutions! j'ignore,
Vous penché sur ces grands sillons,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de ses flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comme Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri, &c

VI.

~~Réveil de vos jours [illegible]~~
~~Rien de vous n'est encore clos.~~
~~Mais je crois que c'est Dieu lui-même~~
~~Dont le souffle [illegible] flots~~
~~Sa [illegible] Dieu [illegible] oreille~~?
~~Qui sait le [illegible] qu'on le [illegible]~~
~~Si la tempête qui l'assaille~~
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe, aux ~~[illegible]~~ serres, + ardentes
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Cette page de Napoléon II, *qui s'appelait d'abord* le Roi de Rome, *montre le soin heureux avec lequel Victor Hugo apportait jusqu'aux dernières épreuves des corrections à ses vers.*

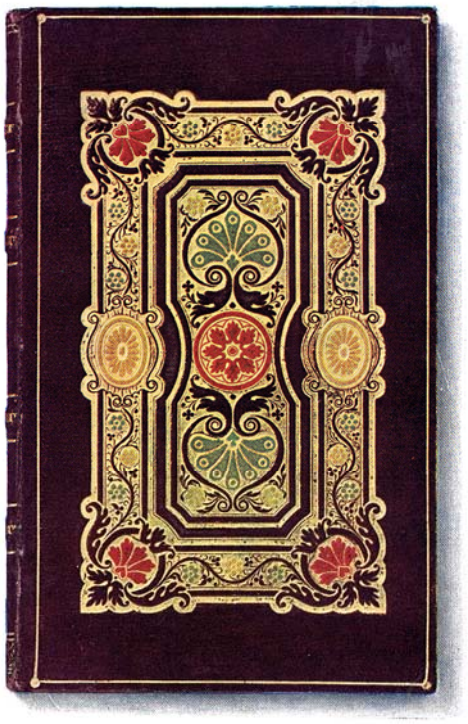
mais il parle ainsi du *bibliomane,* dont la passion est « excessive »! A la bonne heure, quoique la racine grecque du mot implique un grain de folie, et parce qu'ici l'excès ne gâte rien. On n'est un vrai collectionneur que si l'on est un peu, pas trop! mais un peu maniaque. C'est par des différences de degrés qu'un bibliophile se distingue d'un bibliomane : il apporte, jusque dans ses raffinements, une délicatesse et une mesure que l'autre, son Sosie compromettant, ne connaît pas.

En dehors d'eux, il y a le *bibliomaniaque.* Le mot a vieilli, sans que l'espèce ait disparu. Darwin n'en a pas déterminé l'origine, mais Paul-Louis Courier en a fixé le caractère. Quoi qu'il eût fait, à Florence, par maladresse ou par malice, sur un manuscrit des *Pastorales* de Longus, une tache d'encre qui faillit noircir toute sa vie, le célèbre pamphlétaire aimait les livres, y compris, de son propre aveu, les livres des autres. Il écrivait de Lucerne à M. Clavier, le 30 août 1809 : « N'avez-vous jamais ouï parler du marquis Tacconi, à Naples, grand trésorier de la Couronne, grand amateur de livres, et mon grand ami, que l'on vient de mettre aux galères? Il avait 100.000 livres de rente et il faisait de faux billets; c'était pour acheter des livres, et il ne lisait jamais. Sa bibliothèque magnifique était plus à moi qu'à lui; aussi suis-je fort fâché de son aventure. Tudieu! comme on traite la littérature en ce pays-là! L'autre roi fit pendre un jour toute son académie; celui-ci envoie au bagne le seul homme qui eût des livres dans tout le royaume. Mais, dites-moi, auriez-vous cru que la fureur *bibliomaniaque* pût aller jusque-là? L'amour fait faire d'étranges choses; ils aiment les livres charnellement, ils les caressent, les baisent... »

A ce portrait, on voit tout de suite que Paul-Louis Courier — sauf, bien entendu, les faux billets et les galères — était de la « partie ». On ne définit bien que ce que l'on aime, et Paul-Louis Courier, hôte bien fourni du marquis Tacconi, aimait les livres d'une tout autre façon que Littré. S'il y a d'ailleurs, dans ce goût, des espèces et des genres, tous se ressemblent en ce que, du bibliophile au bibliomaniaque, leur passion commune a quelque chose de charnel. Ils prodiguent aux papiers, dont le grain a ses beautés, et aux reliures, dont les peaux ont tant d'attraits variés, les mêmes caresses qu'aux femmes. L'amour sincère ne va jamais sans quelque excès.

Ce marquis Tacconi, qui faisait des billets faux pour procurer à son ami Courier de vrais livres, ne lisait jamais. Moins la générosité, il a laissé des successeurs. Je sais des bibliophiles, peu dignes du beau nom dont ils se parent, qui ouvrent leur bibliothèque, mais n'ouvrent leurs livres que pour les montrer. Ils exhibent des richesses qui ne servent qu'à flatter leur vanité. Certains d'entre eux poussent cette sorte d'égoïsme ostentatoire jusqu'à ne pas *couper* leurs volumes : ils les gardent *à l'état de neuf!* sans rien savoir, même par ailleurs, du texte qu'ils renferment et qu'ils décorent. Je ne connais pas de plus déconcertant paradoxe. Que diriez-vous d'un amateur de vins qui enrichirait sa cave sans jamais faire sauter le bouchon d'une bouteille? Évidemment tous les goûts sont dans la nature, mais à la condition de ne pas en sortir.

Un livre est fait pour être lu. Tel est l'axiome. Qu'on ne lise pas les *Essais* de Montaigne, *d'une façon continue,* dans l'édition de 1580, ou les *Pensées* de Pascal dans celle de 1670, ou les *Satires* de Mathurin Régnier dans celle de 1613, ou les *Fables* de La Fontaine dans celle de 1677, je l'admets. Le véritable amateur de vins, qui se contente d'un bon ordinaire, ne passe la main derrière les fagots que pour des cas exceptionnels. De même un vrai bibliophile a deux bibliothèques, et le *luxe* de



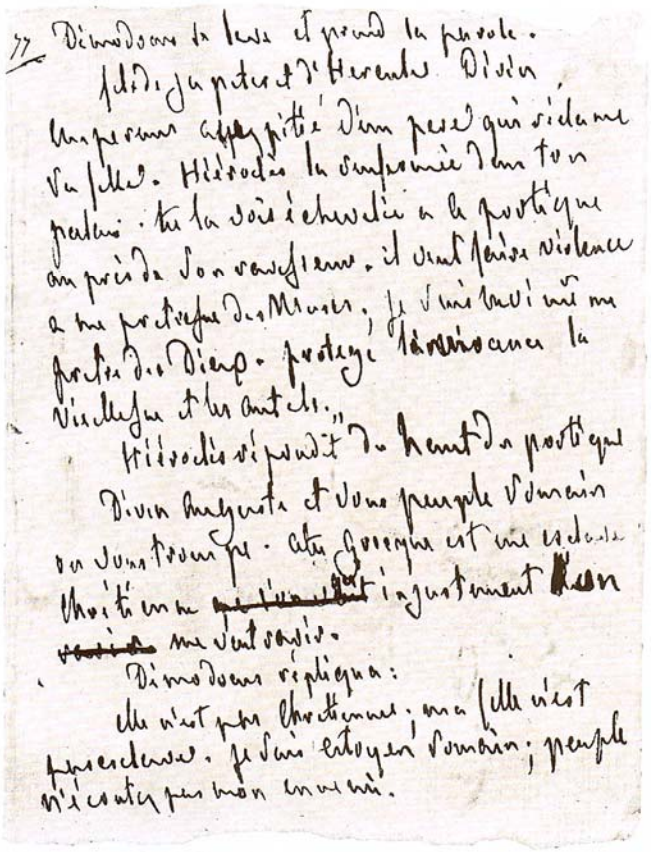
Reliure mosaïquée de Simier, d'un goût admirable. Elle recouvre un album où Alfred de Vigny a transcrit deux Elévations : Paris *et* les Amants de Montmorency.

l'une, loin de l'interdire, provoque et entretient l'*utilité* de l'autre. Elles se complètent. Du temps où j'étais écolier, j'avais mes habits du dimanche, et il n'était pas dimanche tous les jours. Comme bibliophile, j'ai continué cette pratique : je garde mes beaux livres pour les grandes fêtes.

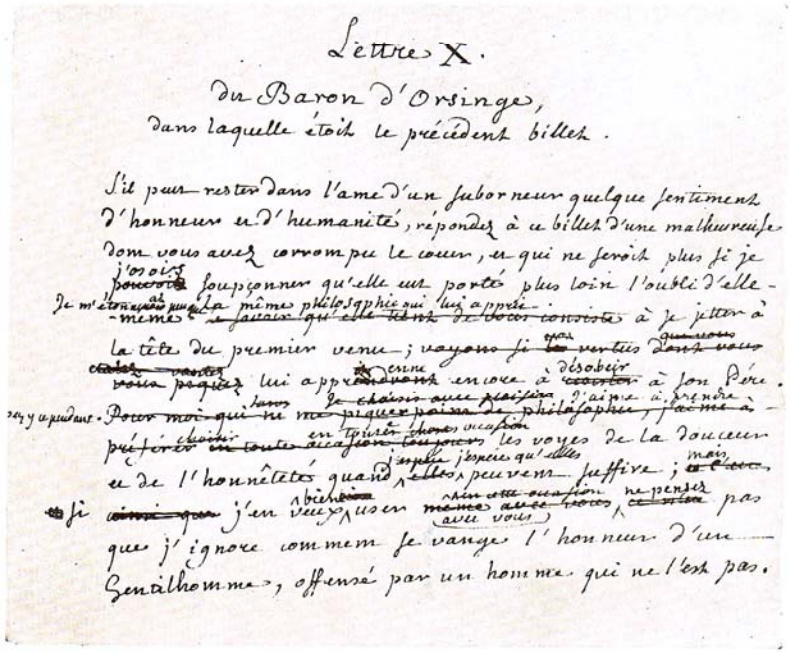
⁂

On ne naît pas bibliophile comme on naît poète ou prince. Il y a des familles, rares d'ailleurs, où ce goût s'hérite, mais, même chez ces heureux de la Cité des livres, il faut se donner la peine, en attendant le plaisir qu'on en retire, de mériter ce titre. Ce sont les circonstances, les hasards de la conversation et de la vie, les visites aux musées et aux expositions, quelquefois le coup de foudre, d'autres fois une initiation lente, qui déterminent les vocations. La mienne me prit aux alentours de mes trente-deux ans. Jusque-là, très grand liseur, j'avais absorbé beaucoup de papier noirci, mais le contenu m'intéressait plus que le contenant, et le fond plus que la forme. Pourtant l'instinct avait précédé le goût. En 1888, il se faisait à Pau, devant la Halle, une vente d'objets variés, au milieu desquels il y avait des livres. C'était, en partie, la liquidation de la succession d'un conseiller à la cour d'appel, qui avait lui-même hérité de son frère, Alfred Assollant. Si ce nom ne vous dit rien, j'excuse votre ignorance parce que j'envie votre jeunesse. Au temps de la mienne, Alfred Assollant était un romancier presque célèbre et, ce qui ne s'accorde pas toujours, un homme de lettres très lettré. Il y avait de bons livres, les siens, et j'entends par là ceux qu'il avait lus, dans cette vente où, sur la place publique, un agent de la police municipale, court, gros et rouge, mal sanglé dans une tunique usée, remplissait, d'une voix enrouée, les fonctions de commissaire-priseur. J'étais conseiller municipal et il était mon ami. Les livres avaient attiré mes yeux. Ils étaient bien reliés, la plupart en demi-veau vert, avec, au dos, des pièces rouges où flamboyaient des titres dorés. Les enchères furent menés rondement. Je ne crois même pas que le brave sergent de ville ait eu besoin de se rappeler nos bons rapports et d'user d'une complaisance amicale pour m'adjuger les numéros dont je désirais devenir l'acquéreur. Ce fut pour rien, c'est-à-dire pour les prix de l'époque ! que j'obtins toute la série des ouvrages, alors publiés, d'Hippolyte Taine. Il n'y eut aucun concurrent sérieux, même pour cet admirable *Voyage aux Pyrénées*, illustré par Gustave Doré, où la ville de Pau occupe, justement, une si bonne place. J'ai encore ces livres. Quand je m'en sers, j'apprécie la solidité de leur reliure, faite de main d'ouvriers, et je me

77 Dimodocus se lève et prend la parole.
Fils de Jupiter et d'Hercule Divin
Empereur assez pitié d'un père qui réclame
sa fille. Hiéroclès la renfermée dans ton
palais. tu la vois échevelée à ce portique
auprès de son vaisseau. il veut faire violence
à ma prêtresse des Muses, je suis envie me
prêtre des Dieux. protège l'innocence la
vieillesse et les autels."
Hiéroclès répondit du haut du portique
Divin Auguste et vous peuple romain
on vous trompe. cette grecque est une esclave
chrétienne ~~qu'on vient~~ injustement ~~l'on~~
~~[illegible]~~ me veut ravir.
Dimodocus répliqua :
elle n'est pas chrétienne ; ma fille n'est
pas esclave. je suis citoyen romain ; peuple
n'écoutez pas mon ennemi.



Cette page autographe de Chateaubriand appartient à un cahier où il a écrit le vingtième chant des Martyrs : la Sédition. *Ce manuscrit appartenait en 1830 à Armand Bertin.*



Lettre X.
du Baron d'Orsinge,
dans laquelle étoit le précédent billet.

S'il peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment
d'honneur et d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse
dont vous avez corrompu le coeur, et qui ne seroit plus si je
~~pouvois~~ j'osois soupçonner qu'elle eut porté plus loin l'oubli d'elle-
-même. Je m'étonnerai peut-être la même philosophie qui lui apprit ~~je savois qu'elle tient de vous consister~~ à se jetter à
la tête du premier venu ; ~~voyons si les vertus dont vous~~
~~[illegible]~~ ~~vous piquez~~ lui apprendront encore à ~~[illegible]~~ désobéir à son Père.
Je choisis avec plaisir d'aimer à prendre
~~Pour moi qui ne me piquer point de philosophie, j'aime à~~
~~préférer en toute occasion toujours~~ en toutes ~~choses~~ occasion les voyes de la douceur
et de l'honnêteté quand j'espère qu'elles peuvent suffire ; mais
si j'en veux bien user ~~même avec vous~~ avec vous, ne pensez pas
que j'ignore comment se vange l'honneur d'un
Gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.

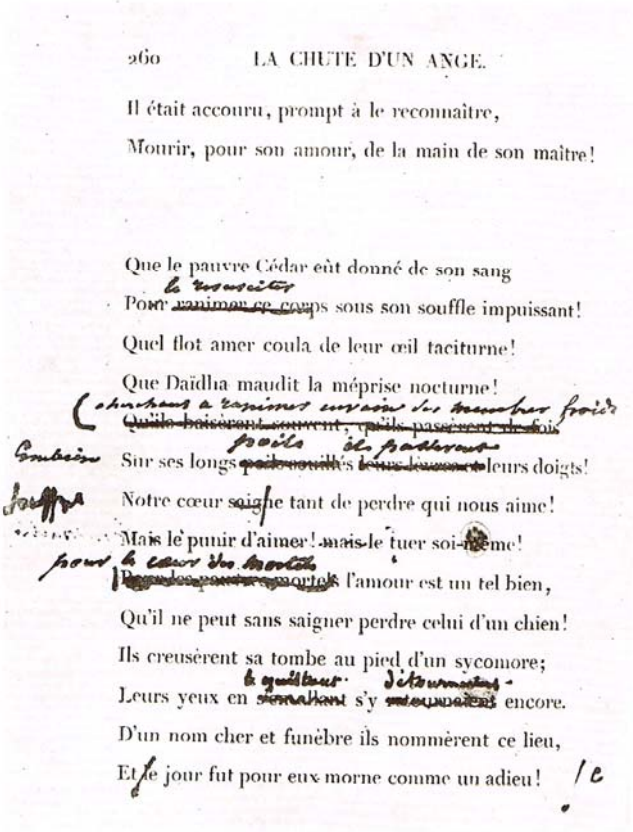
Cette lettre autographe est extraite d'un manuscrit de la Troisième Partie de la Nouvelle Héloïse *que Jean-Jacques Rousseau, « accablé d'exprès, de visites, de lettres et de paquets », avait donné à Mme Rollemen.*

rappelle, avec cette satisfaction du prix payé qui est au fond de l'âme de tout bibliophile, l'heureuse circonstance à laquelle je dus, sous l'œil bienveillant d'un commissaire-priseur de fortune, ma première « bonne affaire ».

Mais la véritable révélation et la vocation irrésistible ne me gagnèrent que cinq ou six ans plus tard. Ce fut chez un libraire du passage Choiseul. Je n'avais pas encore le sens des reliures et je ne faisais pas, ou je ne faisais guère, de différence entre un demi-chagrin, un demi-veau et un demi-maroquin. Quant aux reliures pleines, elles avaient conservé à mon égard tout leur secret avec une fidélité égale à l'âme de ce pauvre sonnetiste d'Arvers! Avec un peu de pitié, que seule ma dignité ministérielle empêchait sans doute de devenir méprisante, le libraire du passage Choiseul condescendit à m'initier et à m'intéresser aux secrets de l'art du cuir. Il fit miroiter sous mes yeux ravis les dos délicatement fleuris ou mosaïqués de quelques belles demi-reliures, car je ne faisais encore les choses qu'à moitié! Dois-je convenir que leur prix m'effraya? De quinze à vingt francs : pas moins! Mais je rattrapai vite le temps et les reliures perdus. Quel que soit son objet, l'amour fait des progrès rapides. La nécessité d'une convenance entre le cuir et le papier ne tarda pas à m'apparaître. Que vaut une belle reliure si elle recouvre un papier médiocre et commun à tous les exemplaires?

Je fis la connaissance, qui ne fut pas longue, à vrai dire, des Japon, des Hollande et des Whatman. En ces temps anciens, le Japon — je le dis du papier, quoique cela eût pu aussi bien se dire du peuple — n'avait pas sa réputation faite. A la différence du Chine, il n'était pas « lavable » et je me rappelle les petits hochements de tête des grands bibliophiles qui doutaient encore de sa conservation. L'avenir a démenti leurs craintes : le Japon dure... sur tous les terrains !

Mais la reliure exige un autre accord : il faut que sa composition, son dessin et sa couleur répondent au sujet du livre. Un rouge vif conviendrait mal à la *Comédie de la Mort*, ou un bleu pâle aux *Fleurs du Mal*, ou un vert tendre aux *Poèmes barbares*. D'autre part, le titre ne doit pas exercer son influence aux dépens du sujet, qu'il n'exprime pas toujours. Cette bévue faillit compromettre mes relations avec Marius Michel, qui fut, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un novateur hardi, dont l'œuvre vivra parce que, comme tous les génies créateurs, il savait accorder, par des liens souvent secrets, ses audaces avec la tradition. Je lui apportais *la Chaîne d'or*, de Théophile Gautier, un livre que je n'avais pas encore lu (ni encore, ni depuis), mais qui me paraissait destiné à une reliure rouge (le rouge est, en reliure comme en politique, la couleur préférée des débutants) et dont le premier plat s'ornerait d'une belle chaîne aux anneaux déroulés et dorés! Marius éclata de rire sous mon nez étonné de ministre. Cette leçon m'a servi. Elle m'a appris qu'il ne faut pas, ni en politique ni en reliure, s'arrêter à l'apparence des choses, mais aller, au contraire, jusqu'à la substance et jusqu'au fond.

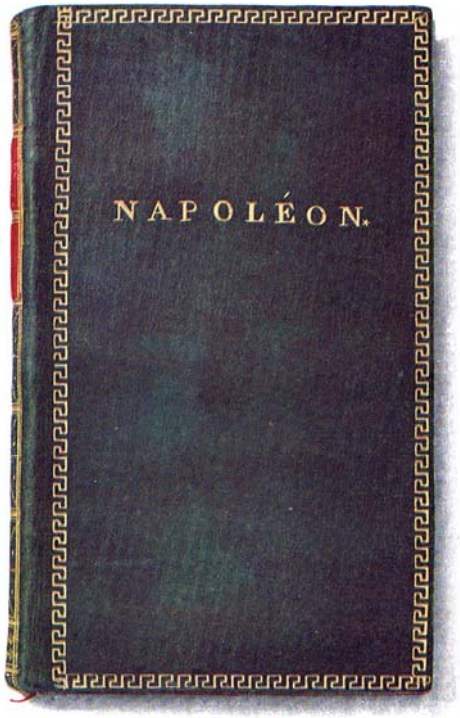


260 LA CHUTE D'UN ANGE.

Il était accouru, prompt à le reconnaître,
Mourir, pour son amour, de la main de son maître!

Que le pauvre Cédar eût donné de son sang
Pour ~~ranimer ce corps~~ le ressusciter sous son souffle impuissant!
Quel flot amer coula de leur œil taciturne!
Que Daïdha maudit la méprise nocturne!
~~Qu'ils baisèrent, ému, qu'ils passèrent de fois~~ (chercheurs à ranimer en vain les membres froids
Sur ses longs ~~poils mouillés leurs lèvres et~~ poils de paleurs leurs doigts!
Notre cœur saigne tant de perdre qui nous aime!
Mais le punir d'aimer! ~~mais le~~ tuer soi-même!
~~Pour les pauvres mortels~~ pour le cœur des mortels l'amour est un tel bien,
Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un chien!
Ils creusèrent sa tombe au pied d'un sycomore;
Leurs yeux en ~~semblant~~ quittant s'y ~~retournaient~~ détournaient encore.
D'un nom cher et funèbre ils nommèrent ce lieu,
Et le jour fut pour eux morne comme un adieu!

Page empruntée à un exemplaire de la cinquième édition de la Chute d'un ange, *sur lequel Lamartine a établi, de page en page, le texte de l'édition suivante.*



Cette reliure recouvre les deux volumes d'un Plutarque *en deux tomes, paru en l'an 1806. Ni armes, ni armoiries, un seul nom,* Napoléon, *mais qui dit tout.*

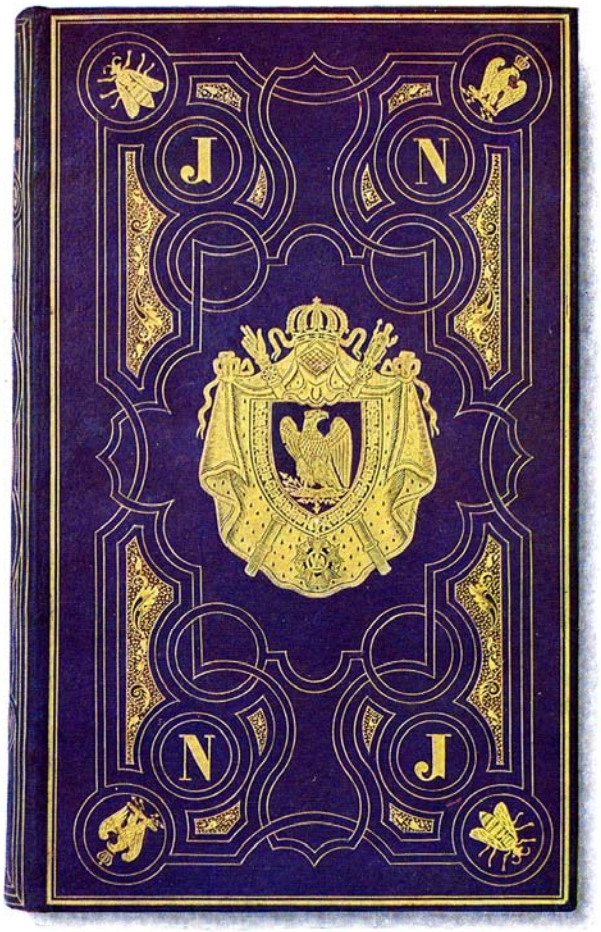
⁂

Encore n'est-ce pas venu tout seul et je peux me vanter, ce qui n'est pas me flatter, d'avoir fait des *écoles*, avant de m'en tenir, ou à peu près, à un plan méthodique, qui est d'ailleurs plutôt une sorte de fantaisie ordonnée. Les *écoles*, cela veut dire, même si l'Académie et Littré ne le disent pas tout à fait ainsi, les expériences manquées, les essais avortés, les tentatives et les déceptions. J'ai passé, comme bibliophile, — et comme ministre, — par assez d'épreuves pour avoir le droit de donner aux débutants le conseil de ne jamais se décourager et pour leur dire qu'on ne trouve qu'en cherchant. Article unique : *il faut être soi* Tout découle de ce précepte, absolu comme un dogme. N'en concluez pas que les conseils et que les exemples soient inutiles ; vous risqueriez d'aboutir à l'impuissance par la présomption.

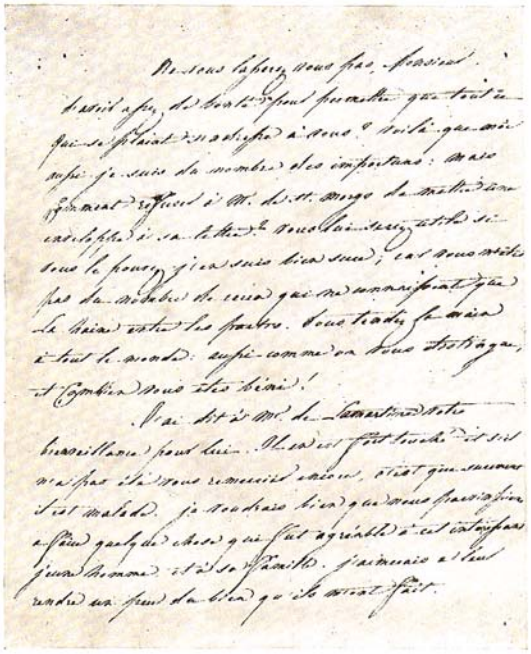
Mais sachez ce que vous voulez : fixez-vous les époques, les cadres et les genres, puis n'en sortez que le moins possible. Ayez votre goût, sans avoir de la honte à ne pas partager le goût des autres.

Il faut du temps pour en arriver là. C'est mal courir que de partir trop tôt, sans avoir mesuré l'étendue, les obstacles et les périls de la route. Je me souviens d'avoir mal commencé. Déjà, quand je débutais, les livres du dix-huitième siècle jouissaient d'une faveur particulière, sans connaître pourtant, et même de loin, les prix de spéculation dont nous venons d'avoir le spectacle effréné. Je voulus y mordre. Ce n'était pas l'affaire de mes dents, qui s'y seraient cassées. Je fus assez sage pour ne pas prolonger l'épreuve. Je n'en ai pas le regret. L'illustration qui n'accompagne pas un vrai texte est un album, amusant, touchant ou pittoresque : elle n'est pas livre. Sans les gravures de Moreau le Jeune, il y a longtemps que les *Chansons de La Borde* seraient tombées dans le néant de l'oubli. Rien ne s'use comme une chanson ; mais celles-ci, personne même ne les lit. Et qui, sans Eisen, ouvrirait les *Baisers* de Dorat, ces sourires glacés sur des lèvres mortes ? Au contraire, quand un Boucher illustre un Molière, le livre est un chef-d'œuvre ; mais de telles rencontres sont rares.

Dès que je fus pénétré de cette idée très simple qu'un livre vaut d'abord ou surtout par son texte, mes *écoles* étaient achevées : j'avais trouvé ma voie. Il n'y a pas, du moyen âge à nos jours, de littérature plus abondante, plus riche, et plus variée que la nôtre : elle n'offre d'autre embarras que celui du choix. En particulier, les deux périodes dites *classique* et *romantique* ouvrent aux bibliophiles un champ immense, où j'ai fait d'assez bonnes récoltes. Qui veut réussir en bibliophilie, s'il ne recherche pas les bénéfices d'une spéculation, ne doit pas suivre la mode. Le temps travaille toujours pour lui. Les fantaisies de la mode sont passagères, et c'est risquer gros que d'y



Cette reliure est, au dire d'experts, l'un des spécimens les plus magnifiques de la période romantique. La perfection de son exécution égale la richesse de sa composition, soit extérieure soit intérieure. Ce sont les lettres de Napoléon à Joséphine *publiées en 1833 en deux volumes par Mme Salvage de Faverolles. L'exemplaire, imprimé sur peau de vélin, est unique. Il appartenait à la reine Hortense.*



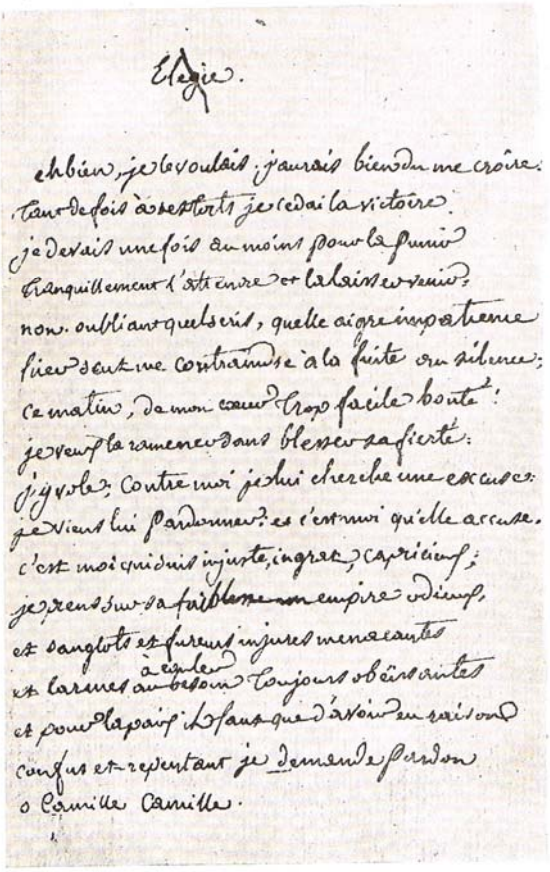
Lettre de l'inspiratrice du Lac, *Mme Charles, au baron Mounier. Le passage relatif à Lamartine est curieux ; il atteste l'intérêt qu'Elvire portait au poète dont le génie l'a immortalisée.*

attacher son sort, tandis que les vrais chefs-d'œuvre, ballottés d'une génération à l'autre, finissent toujours, quels que soient leur date et leur genre, par retrouver leur équilibre. C'est une affaire de patience, plus ou moins longue. Quand les querelles sont apaisées, il n'y a plus de place que pour la souveraineté du génie : la même admiration réconcilie Victor Hugo avec Racine. Chacun peut avoir ses préférences, mais elles ne doivent jamais devenir des partis pris. Dis-moi ce que tu lis, je te dirai ce que tu es.

Un homme se juge par sa bibliothèque. Le cas du marquis Tacconi, accoutumé à faire de faux billets afin d'acheter des livres qu'il ne lisait pas, est trop exceptionnel pour que la règle générale soit mise en échec par les contradictions de la manie qui le conduisit aux galères. Et encore ce grand trésorier de la Couronne napolitaine donnait-il ses livres à lire à Paul-Louis Courier ! Vous conviendrez qu'il aurait pu en faire un moins bon usage.

⁂

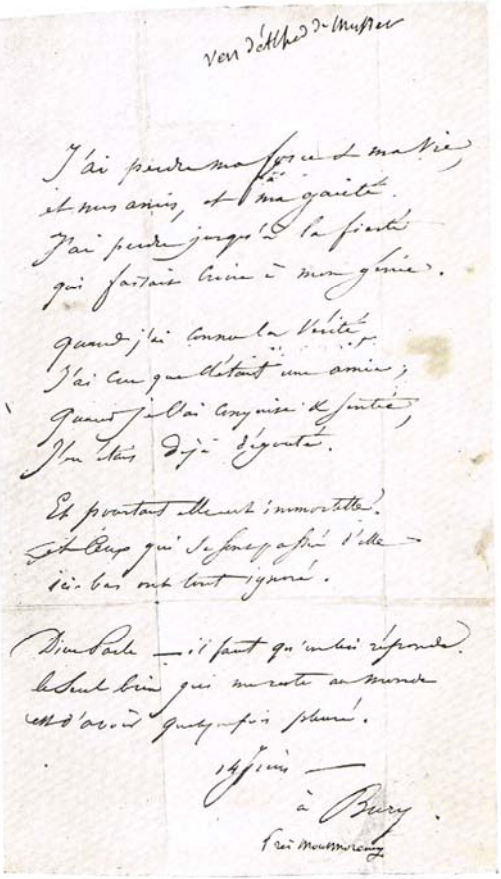
Au choix des textes, qu'il faut beaux et bons, s'ajoute celui des éditions par lequel le bibliophile prend sa vraie physionomie et se distingue du simple amateur de lectures. C'est la part faite aux *éditions originales*. Oh ! je sais pour l'avoir dit moi-même



Elégie.

eh bien, je le voulais; j'aurais bien dû me croire.
tant de fois à ses torts je cédai la victoire.
je devais une fois au moins pour la punir
tranquillement l'attendre et la laisser venir;
non. oubliant quel sens, quelle aigre impatience
fier seul me contraindre à la fuite au silence;
ce matin, de mon cœur trop facile bonté!
je veux la ramener dans blesser sa fierté:
j'y vole; contre moi je lui cherche une excuse:
je viens lui pardonner: et c'est moi qu'elle accuse.
c'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux;
je prends sur sa faiblesse un empire odieux,
et sanglots et fureurs injures menaçantes
et larmes à couler au besoin toujours obéissantes
et pour la paix il faut que d'avoir eu raison
confus et repentant je demande pardon
o Camille Camille.

Cette Elégie d'André Chénier ne fut pas comprise en 1819 par de Latouche dans la première édition des Œuvres du poète.



Vers d'Alfred de Musset

J'ai perdu ma force et ma vie,
et mes amis, et ma gaieté.
J'ai perdu jusqu'à la fierté
qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
j'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai conquise et sentie,
j'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle!
et ceux qui se sont passé d'elle
ici-bas ont tout ignoré.

Dieu Parle — il faut qu'on lui réponde.
le seul bien qui me reste au monde
est d'avoir quelquefois pleuré.

14 juin —

à Bury.

Près Montmorency

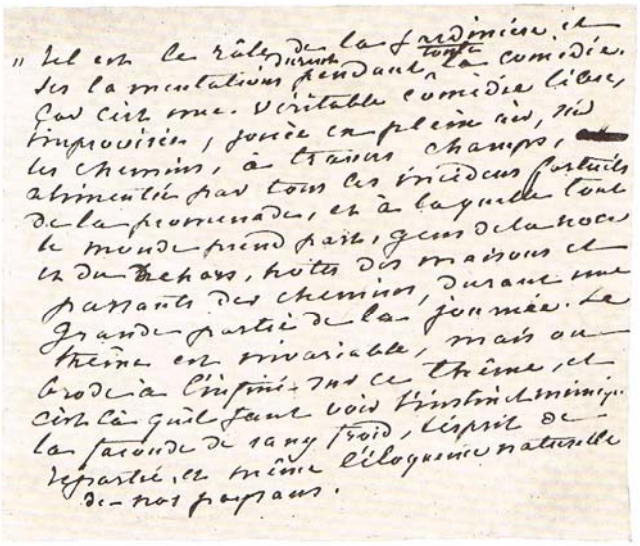
Le manuscrit de ce sonnet célèbre appartint à Sainte-Beuve, qui y a écrit les mentions : Vers d'Alfred de Musset *et* Près Montmorency.

dans les temps où, étant profane, je prononçais des paroles sacrilèges, je sais ce que vous allez dire :

— *Athalie* est-elle un moins beau chef-d'œuvre et, ni plus ni moins, un des sommets du génie humain, parce que vous la lisez dans l'édition in-12 de 1692, au lieu d'en admirer la profondeur et la grandeur dans l'édition princeps in-4° de 1691, dont elle reproduit exactement l'*achevé d'imprimer* et le privilège?

Je réponds :

— Évidemment non. Mais la question n'est pas celle de la valeur, littéraire ou philosophique, d'*Athalie*, qui ne dépend pas plus de la forme et de la date d'une édition que la qualité intrinsèque d'un tableau ne dépend de son cadre.



" tel est le rôle de la jardinière et
ses lamentations durent pendant toute la comédie.
Car c'est une véritable comédie libre,
improvisée, jouée en plein air, sur
les chemins, à travers champs,
alimentée par tous les incidens fortuits
de la promenade, et à laquelle tout
le monde prend part, gens de la noce
et du dehors, hôtes des maisons et
passants des chemins, durant une
grande partie de la journée. Le
thème est invariable, mais on
brode à l'infini sur ce thème, et
c'est là qu'il faut voir l'instinct mimique
la faconde de sang froid, l'esprit de
repartie, et même l'éloquence naturelle
de nos paysans.

Cette page de George Sand est empruntée à une copie partielle de la Mare au Diable.

Elle est celle de mon goût. Or, l'édition de 1691, même si elle n'était pas plus grande que celle de 1692 et ne présentait pas intact le frontispice gravé, me plairait davantage, comme *article de collection*, parce qu'elle est la première! Songez donc que c'est celle-là, et non pas l'autre, qui a mis sous les yeux de la Cour et de la ville les scènes, les chœurs, les vers sublimes destinés à l'immortalité. Je suis, avec elle et par elle, un contemporain de la première heure, de cette heure, gonflée de gloire, où les acheteurs se hâtaient rue Saint-Jacques, chez Denys Thierry, pour avoir un exemplaire tout fraîchement sorti des presses. Ces exemplaires, et ceux-là seuls, sont des témoins qui comptent

Ils y étaient ! Les autres, qui n'y étaient pas, apportent des redites. Ils sont une répétition de ce qui fut une révélation. Or, je préfère une nouveauté à une réplique et ce qui se révèle à ce qui se répète...

Après cela, si vous n'êtes pas convaincu, je n'ai plus rien à dire. Dans les choses de cette sorte, le raisonnement ne s'impose pas avec la rigueur impérative d'un syllogisme : la foi y a sa part, ou plutôt je ne sais quelle inclinaison mystérieuse dont l'attrait et l'effet ne relèvent pas des lois de la raison raisonnante. Ce sont toujours les vieux proverbes qui renferment la sagesse et j'accorde que les goûts et que les couleurs ne se discutent pas.

... Pourtant ! Sans médire d'un rayon dont je n'ai jamais été le client, je préfère les autographes aux timbres-poste. Il y aurait là-dessus matière à une ample comparaison dissertative et j'en ferais volontiers les frais si le respect des collectionneurs les uns pour les autres n'était pas leur façon la plus sûre de se défendre contre l'ironie malveillante qui les guette tous. Il y a d'ailleurs la manière. Ainsi je ne réunis pas les autographes pour eux-mêmes, dans des cartons qui en protègent, par classement alphabétique, les séries méthodiques. Je reste bibliophile, section des Lettres. Un document autographe ne m'intéresse que s'il se rapporte

La mort de Valmiki.

Valmiki, le Poète immortel, est très vieux.

Toute chose éphémère a passé dans ses yeux,
Plus prompte que le bond léger de l'antilope.
Il a cent ans. L'ennui de vivre l'enveloppe.
Comme l'aigle, altéré d'un immuable azur,
S'agite et bat de l'aile au bord du nid obscur,
L'esprit, impatient des entraves humaines,
Veut s'enfuir au delà des apparences vaines.
C'est pourquoi le Chanteur des antiques héros
Médite le silence et songe au long repos,
Au terme du désir, du regret et du blâme,
À la voluptueuse et sainte paix de l'âme,
Au sublime sommeil sans rêve et sans moment
Sur qui l'oubli divin plane éternellement.

Cette poésie de Leconte de Lisle a été recueillie dans les Poèmes antiques.

pensive solitaire, ou tragique merveille
cœur simple, esprit capricieux,
riant chaque matin, des larmes, que, la veille
vous fîtes tomber de nos yeux.
Les chants inspirateurs respirez l'ambroisie
loin du vulgaire âpre et fatal.
vivez dans l'art divin et dans la Poésie
comme un Phénix sous un crystal.

Alfred de Vigny

Cette poésie d'Alfred de Vigny fut écrite le 31 octobre 1830 dans un album qui appartint à Marie Dorval, son inspiratrice.

à un livre dont il est le complément et l'ornement. Il ne suffit pas qu'il soit de l'auteur : il faut qu'il se réfère à une œuvre. Un billet où Stendhal donne rendez-vous à son coiffeur ne s'insère pas dans *la Chartreuse de Parme* et j'enrage encore d'avoir vu un exemplaire des *Châtiments* qui renfermait une commande de caleçons faite par Victor Hugo à un chemisier de Guernesey ! Tout n'est pas dans tout et chaque chose doit être à sa place.

D'autre part, s'il faut que le document intéresse l'œuvre, il n'est pas exigé qu'il soit de l'auteur lui-même. Le cumul n'est pas défendu. Que diriez-vous d'un André Chénier, édition princeps de 1819, possédant, en plus de deux *Elégies* calligraphiées par le divin poète, une idylle de Victor Hugo, écrite de sa main vieillissante, et inspirée par celui qu'il avait, en sa prime jeunesse, défini si justement le premier des romantiques ? Je sais où est ce livre. Ou, encore, que penseriez-vous d'une édition originale des *Méditations*, contenant sept strophes de la *XIe Méditation* sur le Tasse, de la main de Lamartine ; une lettre d'Elvire sur cet « intéressant jeune homme » (ce n'est pas du Tasse qu'elle parle) ; un dessin inspiré à Prud'hon par l'*Isolement* et, enfin, *le Lac*, presque en entier, retranscrit par Anatole France ? Ce livre existe. Je suis trop modeste, trop discret et trop prudent pour vous indiquer où il se trouve, mais, si vous me pressiez de vous faire une confidence, je lèverais simplement les yeux et, en suivant leur regard, vous verriez, là, dans une vitrine, le dos vert (en maroquin, bien entendu !) du précieux exemplaire, qui me ferait crever de jalousie s'il était... ailleurs qu'à l'endroit où il est.

Mais n'en ai-je pas trop dit ? Je servirais mal mon intention première si cette brève et familière causerie, faite uniquement pour encadrer quelques reliures et quelques documents empruntés à ma collection, devenait un catalogue. Alors je n'en aurais pas dit assez. Car il y a un mot à ajouter, en faveur de ces autographes d'une espèce particulière qui ont enfin conquis le goût des bibliophiles. Ce sont les manuscrits mêmes des auteurs. La mode n'en est pas aussi ancienne qu'on pourrait le croire et, si je remonte dans mes souvenirs, je me rappelle que le manuscrit de *la Colère de Samson,* acquis en vente publique, me coûta à peine moins cher que le recueil original où se trouve imprimé cet émouvant et profond chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny. Depuis, les prix ont monté. Les bibliophiles sont gent moutonnière. Il leur a fallu du temps pour comprendre qu'une œuvre écrite de la main même de l'auteur est, au sens absolu des mots, une pièce *rare* et *précieuse,* mais depuis qu'ils ont compris !... Malheureusement, et sauf quelques exceptions, dont les *Pensées* de Pascal et les *Maximes* de La Rochefoucauld sont les plus célèbres, les manuscrits du dix-septième siècle ont disparu. Partis pour l'impression, coupés en morceaux, jetés au rebut, — un *Cid !* une *Phèdre !* un *Misanthrope !* — ils sont perdus. Et l'on n'a pas un vers ou une ligne en prose de Molière écrits de la main même de Molière ! Pourtant on sait, par le témoignage formel de son ami, le comédien Lagrange, qu'il avait laissé, au moins, l'original du *Malade imaginaire.* Et comme je n'aurais pas esquissé les traits essentiels d'un vrai bibliophile sans dire que, pour réussir, il doit oser être indiscret, je vaincs ma timidité. Si quelqu'un a retrouvé le manuscrit du *Malade imaginaire,* qu'il le fasse mettre dans mes souliers, en don de joyeux Noël. Je lui promets, en échange, de belles, de très belles, les plus belles étrennes.

Ce dessin de Théophile Gautier pour la célèbre poésie des Orientales *montre la sûreté et l'élégance d'un talent que la Peinture aurait pu envier aux Lettres.*

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie Française,
Président du Livre Contemporain.

Cette reliure mosaïquée, dont le dessin s'inspire du livre avec un goût pittoresque, fut exécutée par Simier, relieur du Roi, pour le Don Quijote *en miniature, paru en deux volumes en 1832.*